

Enfin, il faut que l'attrait se soit montré constant : il serait même utile qu'il eût résisté à quelque épreuve. Ce serait un procédé très blâmable de s'emparer de jeunes enfants dès la première fois qu'ils manifestent des goûts pour la vocation religieuse. Vous venez, je suppose, de leur adresser la parole ; vous leur avez fait sentir la noblesse de l'apostolat chrétien ; vous avez éveillé dans leur cœur l'amour de la vertu et la flamme du zèle. A peine avez-vous fini votre discours, qu'ils veulent vous suivre au noviciat, marcher sur vos pas dans les missions lointaines : ils sont impatients de saisir la palme que vous leur avez montrée si glorieuse. Calmez, croyez-moi, cet enthousiasme juvénile. Il n'est pas conforme à la nature qu'on moissonne le jour même où on a semé. Retournez le sillon sur ces grains que vous avez jetés dans les âmes. Plus tard, ceux qui germeront paraîtront au grand jour : vous les recueillerez. — En règle générale, ne vous fiez qu'à un attrait qui a déjà duré : la persévérance passée est une garantie nécessaire de la persévérance à venir.

CHAPITRE IV

DES SOINS

A PRENDRE POUR DÉVELOPPER, CONSOLIDER
ET FAIRE FRUCTIFIER LES VOCATIONS

Importance et délicatesse du sujet.

Jusqu'ici nous avons traité des moyens de susciter et de discerner les vocations. La part de l'homme est grande assurément dans ces débuts : mais il semble que la part de Dieu y soit prépondérante. Du moment où une vocation s'est déclarée, où le germe est sorti de terre, le temps de la culture proprement dite commence. Alors, la part de l'homme est beaucoup plus saillante, car le développement d'une jeune plante est subordonné aux soins dont on l'entoure. Plus ces soins seront assidus et intelligents, plus la récolte définitive sera abondante et précieuse.

Cette partie de notre étude est à la fois la plus délicate et la plus importante. — Elle est délicate, parce qu'il s'agit de retracer les devoirs de nos maîtres en religion, et parce que rien ne demande à être conduit avec plus de justesse que la formation du prêtre et du religieux. — Elle est importante, parce qu'elle a pour objet l'œuvre la plus haute qui s'accomplisse dans l'Église. Il faut en parler ; car, si

beaucoup de livres indiquent aux inférieurs la voie qu'ils ont à suivre, on a trop peu écrit sur les méthodes à prendre dans l'éducation des éducateurs eux-mêmes. De plus, ces méthodes ne sont pas un secret qui ne doit être connu que des maîtres; en effet, notre éducation se fait moins par l'action du dehors que par la poussée du dedans; elle est moins le fruit du travail de nos directeurs que le résultat de notre application personnelle; elle se commence seulement au noviciat, pour se poursuivre par nous durant notre vie entière. Nous avons donc tout intérêt à connaître ce qu'on a voulu faire de nous et les moyens qu'on a pris dans ce but pendant la période de notre formation.

Qualités des maîtres.

C'est un art bien difficile que celui d'élever les jeunes recrues du clergé et des congrégations religieuses. Ce rôle spécial d'éducateur, pour être bien rempli, demande beaucoup d'intelligence et de dévouement : de l'intelligence, pour éviter les excès et tenir les voies justes, pour saisir le caractère et utiliser les ressources de chaque novice, pour servir à chaque âme le régime intellectuel et moral dont elle a besoin; du dévouement, pour consacrer sa vie à une œuvre sans éclat, pour ne point céder à la lassitude qu'engendre la monotonie, pour n'attendre aucun retour d'âmes qui ne puisent en nous la vie que pour la verser à d'autres.

Parce qu'il est difficile, ce travail n'est pas tou-

jours bien accompli : aussi n'a-t-il pas toujours un plein succès. Combien de vocations se perdent durant les années de formation? Parmi celles qui aboutissent, combien paraissent stériles dans les œuvres, ou du moins ne donnent pas tous les fruits qu'on attendait? Je sais qu'il serait injuste d'attribuer à la source toutes les impuretés qu'entraîne le ruisseau : les eaux, sur leur cours, rencontrent tant d'éléments de corruption! Cependant, si le développement des vocations laisse partiellement à désirer, il serait téméraire, nuisible même à notre œuvre, d'en attribuer la cause aux seules dispositions imparfaites des jeunes gens qui peuplent nos noviciats et nos séminaires. En confessant humblement que nos méthodes peuvent et doivent se perfectionner, que nos efforts peuvent et doivent être plus habilement dirigés, nous devenons, par cette sage défiance, plus zélés, plus attentifs, et, partant, plus utiles à notre œuvre.

Nature et grâce.

A quelque degré que cette œuvre s'opère, elle doit être dirigée par le même principe. Ce principe se tire du but même qu'il s'agit d'atteindre. Ce qu'on veut, c'est la formation d'un apôtre pour l'Église de Dieu. Or, un apôtre est, par définition, un homme en qui règne et travaille le Christ. Remarquez les deux parties de la définition : il faut un homme, et dans cet homme le Christ doit vivre. En d'autres termes, la nature et la grâce doivent agir de concert

pour former le religieux et le prêtre. Savoir mettre en œuvre toutes les richesses de la nature, les élever et les vivifier par les ressources divines de la grâce, tel est en abrégé tout le plan de l'éducation bien comprise.

L'oubli de cette loi fondamentale a conduit aux plus désastreuses conséquences. Hors de l'Église, la préoccupation exclusive de la nature a mené les hommes au paganisme. Dans l'Église, la mystique incomplète de certains hommes a tronqué le christianisme et réduit parfois des chrétiens à une sorte d'annihilation intellectuelle, morale et sociale. Pour édifier le chrétien, il faut prendre l'homme bien redressé pour solide fondement. Renoncer à soi-même, fouler aux pieds la nature, suivant la leçon du Christ et des Saints, ce n'est pas tuer l'homme; c'est retrancher ses passions mauvaises, ses inclinations perverses, ses caprices dangereux, ses inspirations fausses. Ainsi réprimée dans ses désordres, la nature n'est pas morte, mais refaite, mais guérie de ses blessures, mais susceptible d'être rendue participante de la vie même de Dieu.

De cette conception de la vie chrétienne se déduisent trois règles que l'éducateur ne doit jamais perdre de vue : — développer les qualités de la nature, santé, intelligence, volonté, sentiments nobles ; — arracher les mauvaises tendances, passions basses, caprices, légèreté, faiblesse de caractère... ; — faire couler à flots le surnaturel dans les âmes par l'enseignement de la foi et les pratiques

religieuses. Car, il appartient à la grâce de corriger les travers de l'esprit et de la volonté, de développer, en les divinisant, les puissances de la nature.

Et ne croyez pas que ces trois règles supposent dans l'éducation trois phases successives, de sorte qu'on corrige d'abord la nature, qu'on en développe ensuite les qualités, qu'on surnaturalise enfin le tout. Non, les trois effets s'obtiennent par un seul et même acte, en vertu d'une seule et même préoccupation : faire régner en nous Jésus-Christ. Dès que Jésus règne dans un cœur, il opère par sa présence la répression des vices et le développement des ressources naturelles. De ce principe élevé découlent tous les devoirs que nous allons exposer dans le détail.

Diverses étapes.

Suivons maintenant l'enfant depuis le jour où il découvre sa vocation jusqu'à son entrée dans le ministère apostolique. Le supposant âgé de douze ans environ, nous aurons quatre étapes à lui faire parcourir : le temps qu'il passe encore à l'école primaire, son séjour dans un petit séminaire ou un petit noviciat, sa formation religieuse dans un grand séminaire ou au noviciat proprement dit, ses premiers pas dans les Œuvres. La vocation, pour être bien cultivée, doit être suivie jusqu'à l'époque de la moisson. Dans chaque situation, l'enfant doit recevoir des soins différents : mais tout doit s'enchaîner de façon à rendre le religieux ou le prêtre vraiment accompli.

Une volonté supérieure doit présider, dans chaque diocèse et dans chaque congrégation, à cet enchaînement logique des actions qui se succèdent près de l'enfant : concevrait-on qu'une œuvre de cette importance fût abandonnée au hasard des inspirations individuelles ?

Premiers soins à l'école primaire.

Conserver les enfants.

En règle générale, un enfant ne doit pas être interné dans un séminaire ou un noviciat dès le jour où il parle de vocation. Un tel empressement serait sujet à de nombreux inconvénients.

La vocation doit être éprouvée, et la persévérance du désir en est la meilleure épreuve. Dans certains pays de foi, l'idée de vocation germe dans un grand nombre d'âmes : sous l'influence d'une parole vivante et surnaturelle, tous les jeunes écoliers voudraient se donner à Dieu dans la religion. Laissez tomber cette première flamme ; les désirs superficiels s'effaceront, les désirs sérieux deviendront plus intenses. Vous saurez mieux ceux que Dieu appelle. — Cette prudente sélection allégera l'énorme fardeau de vos dépenses. Ce sont les vocations précipitées qui encombrant nos maisons et absorbent les ressources de la charité. Quel profit pour nos œuvres, si les aspirants auxquels nous ouvrons les portes étaient déjà moralement sûrs de leur avenir ! — Enfin, il faut éviter l'impression fâcheuse que produirait sur

le peuple notre précipitation ; à aucun prix nous ne devons passer pour des accapareurs ; nous n'avons pas le droit d'exposer notre recrutement au mépris et aux justes critiques des hommes. Rien surtout n'est plus capable de nuire à nos œuvres que ces défections nombreuses, fruit de décisions trop hâtives, qui jettent des mécontents et des déclassés dans les milieux les plus favorables aux vocations. — Ajoutez à cela le trouble et le désarroi que ces défections causent toujours dans les communautés : l'exemple des découragés est démoralisant, même pour les vocations solides.

Ces raisons me paraissent assez graves pour que le maître d'école garde près de lui les jeunes aspirants. Combien de temps ? Assez longtemps pour que la vocation s'affermisse, pour que les parents donnent leur consentement au départ de leur fils. L'opposition de la famille n'est point d'ordinaire un refus. La plupart du temps, les parents ne veulent qu'une épreuve : souvent les difficultés qu'ils présentent à la prompté réalisation d'un désir naissant sont l'effet d'une prudente et sage réserve.

Jamais une vocation sérieuse ne périra dans une attente raisonnable. Si l'enfant ressent un vif attrait, il insistera, il vous sollicitera. Celui qui aura gagné l'entrée du noviciat à force de supplications sera plus attaché à sa vocation que celui qui aura seulement cédé aux conseils d'un maître trop pressé.

Cependant, comme il importe de soustraire à tous les périls et de faire grandir ces jeunes plantes,

avant de les arracher de leur milieu, le maître aura à cœur de leur prodiguer les soins les plus assidus.

Commencer leur formation.

Que le jeune aspirant sente dans vos procédés une affection toute spéciale. Pour vous, ce n'est plus un étranger, ni même un simple disciple : c'est un frère, un ami, presque un égal ; ayez pour lui une bienveillance plus marquée, une charité plus intime et plus dévouée. Dans cette douce familiarité, l'enfant verra s'effacer peu à peu la distance qui séparait le maître de l'élève.

Ces relations étroites exposent à plusieurs défauts qu'il faut éviter. — D'abord, que votre affection ne dégénère pas en sensibilité malade : c'est un objet sacré que Dieu vous confie ; respectez-le, n'allez pas en faire un jouet. — Gardez-vous aussi de cette faiblesse qui ferme les yeux sur des fautes qu'on n'ose pas corriger ; sans rompre avec la douceur, soyez plus exigeant, en fait de travail et de tenue, pour ceux qui ont des aspirations religieuses. — Ne divulguez pas leur secret. Plus vous enveloppez d'ombre et de silence les jeunes vocations, plus le germe fermentera dans les cœurs. Si l'enfant était trahi, il pourrait rougir de son dessein devant ses camarades ; tourmenté et peut-être ridiculisé par eux à cette occasion, savez-vous s'il n'y renoncerait pas ? Soyez sûr que l'indiscrétion a fait échouer bien des aspirations sincères devant les assauts du respect humain.

Comme les âmes énergiques sont seules une vraie ressource pour l'Église, attachez-vous à viriliser dès leur bas âge les aspirants à l'apostolat. Jamais, plus qu'à douze et quinze ans, ils n'auront le courage de faire effort. Au reste, dans les premières crises de l'adolescence, de combien de périls l'effort de la volonté ne tirera-t-il pas ces enfants ? Triomphant dans les premières luttes pour la vertu, ils porteront plus d'énergie et d'espoir dans les combats futurs.

Vous aurez mille occasions d'éprouver leur attrait et de fortifier leur caractère : l'exactitude dans les devoirs, l'application dans leur accomplissement, la fuite des sociétés mauvaises, la complaisance à vous rendre service, la fidélité à vaincre leur humeur ou trop emportée ou trop timide. Vous seriez un excellent directeur, si vous leur faisiez tenir le compte exact des victoires qu'ils remportent chaque jour sur leurs défauts.

Que le progrès dans les sciences accompagne ce progrès dans la virilité. Un aspirant doit occuper les premiers rangs de sa classe : sa vocation, connue plus tard, produira une excellente impression sur ses camarades. Il bénéficiera de tout le savoir acquis près de vous ; ou bien ses études ultérieures se trouveront abrégées, ou bien cette solide préparation rendra possible un développement scientifique très honorable à votre Institut. En versant en lui tout ce que vous avez de science, apprenez-lui surtout à réfléchir ; une seule idée, traversant l'esprit comme

un trait de lumière, vaut mieux que cent pages péniblement entassées dans la mémoire.

Durant ces mois ou ces années de culture individuelle, faites aussi grandir la piété. La piété est peu consciente chez les enfants : ou bien elle est purement machinale, ou bien elle est objet de jouissance sensible. Rendez-la plus personnelle, plus spontanée, plus solide, plus féconde, dans votre jeune étudiant. Qu'il prie plus souvent et avec plus de soin : qu'il se confesse et communie plus souvent et avec plus de fruit. Mais n'allez point le fatiguer par une surcharge de pratiques capables d'inspirer le dégoût et de créer la routine.

Évitez plus encore de le fatiguer par une surveillance trop active. Si votre vigilance doit l'abriter contre lui-même et contre le monde, elle doit aussi respecter sa spontanéité. Je ne connais pas de malaise plus douloureux que l'impression d'être sans cesse enveloppé des regards scrutateurs d'une police ouverte ou secrète.

N'ayez aucune crainte pour la vocation d'un enfant que vous élèverez de la sorte. Heureux et bon sous votre main paternelle, il sentira croître ses désirs. Il triomphera des hésitations de sa famille et de vos sages lenteurs : bientôt vous le conduirez au séminaire ou au noviciat.

Petits séminaires et petits noviciats.

Leur nécessité.

A quel âge faut-il retirer du monde les aspirants au sacerdoce et à l'état religieux ? Je réponds sans hésiter qu'il faut les prendre jeunes. Et cette réponse n'est point contraire à ce que j'ai écrit plus haut contre la précipitation. Ce n'est pas à la première ouverture qu'il faut s'emparer d'un enfant : mais, après que l'attrait s'est montré persévérant et efficace, il y a grand profit à recevoir de bonne heure les âmes que Dieu appelle.

La raison fondamentale est que, sans ce moyen, le nombre des vocations ne sera point suffisant pour nos besoins. Il serait superflu de faire ici le tableau des dangers du monde : ils sont tels que la plupart des jeunes gens s'y laissent prendre. Traverser, parmi tant de périls, la première crise des passions et la première crise intellectuelle, c'est s'exposer à un naufrage presque certain du cœur et de l'esprit. Beaucoup d'âmes sans doute sont ressuscitées par la grâce de cette mort temporaire ; mais il en reste des cicatrices assez mal fermées pour qu'il y ait toujours à craindre des chutes nouvelles. Ces âmes si profondément atteintes auront perdu d'ordinaire et l'aptitude et l'attrait de la vocation. Si rares sont ceux qui échappent à ces tempêtes du monde, qu'il s'en présente en fort petit nombre à la porte de nos séminaires et de nos noviciats. Ce sont des vocations

d'élite, je le concède ; mais, réduite à ces seules recrues, que deviendrait l'armée religieuse ?

Ne vous laissez donc point émouvoir par ceux qui prétendent que nos vocations seraient beaucoup plus solides, si toutes avaient subi l'épreuve des orages du monde. Sans rester dans le monde, une vocation peut-être secouée par la tempête et jeter dans l'âme de profondes racines. Aussi, dans tous les siècles, et particulièrement depuis le seizième, l'Église a-t-elle pris soin de recueillir dès l'enfance et de former dans des asiles spéciaux ceux que la grâce inclinait vers le sacerdoce.

Les besoins de la formation cléricale et religieuse font un devoir de prendre les enfants de bonne heure. Il faut un temps si long pour s'initier aux sciences humaines et s'exercer aux vertus chrétiennes ! Il faut tant de souplesse dans les âmes pour qu'elles s'ouvrent au savoir et pour qu'elles se façonnent aux pratiques austères !

Le prêtre et le religieux éducateur ont à recevoir un développement intellectuel qui honore leur état et qui leur permette d'en remplir les obligations. Aujourd'hui surtout que la science est si répandue, qu'il n'y a point d'autre aristocratie que celle du savoir, quel prestige aurait un prédicateur ou un maître d'école qu'on pourrait accuser d'ignorance ? Mais la science est un champ très vaste ; mais la science ne profite point, si elle a été cultivée d'une façon trop hâtive : la science demande donc à la fois de l'application et du temps. De plus, la science n'est bien

accessible qu'aux jeunes : elle passe sans laisser son empreinte sur les cerveaux durcis par l'âge. Chacun voit en effet que les années, en mûrissant le jugement, ralentissent l'activité vitale et ferment la mémoire.

Ce que je dis de la formation de l'esprit s'applique de même au caractère. Dans la jeunesse, l'âme se laisse façonner comme une cire molle ; elle est assez humble encore pour permettre qu'un maître s'en empare et la travaille. L'expérience apprend que les gens plus âgés ne sont ni aussi malléables ni aussi défiants d'eux-mêmes. La persuasion où ils sont qu'ils se suffisent empêche de tirer parti du peu de souplesse qui leur reste.

Est-il un temps plus favorable à cette formation que les années qui s'écoulent entre douze et vingt ans ? A cet âge, le jeune homme n'est point encore assez mûr pour travailler aux Œuvres : en consacrant ces années à son propre développement, il ne les ravit donc point à la société. Tendre dans son corps, sans pli définitif dans son caractère, il est apte à se laisser modeler sur l'idéal qu'aura conçu son maître.

L'étude même de la vocation demande que les enfants soient reçus de bonne heure dans les séminaires et les noviciats. Il y a deux façons d'étudier sa vocation : l'examen attentif des dispositions de l'âme pendant une retraite, l'essai pratique de la vie qu'on doit mener toujours. Dans une retraite, l'examen ne peut conduire qu'à une décision provisoire ; il

est aisé, en effet, de se faire illusion, soit dans un élan de ferveur passagère, soit dans l'application exclusive de l'esprit à un seul genre de considérations ; c'est pourquoi la décision prise dans une retraite doit toujours être révisée au noviciat. L'exercice de la vie religieuse ou cléricale éclaire beaucoup mieux une vocation : l'âme fait l'essai de ses forces, elle constate si la vie réelle qu'elle souhaitait peut satisfaire tous ses désirs, elle juge à l'abri de toute surprise et de tout enthousiasme : alors se fait la sélection qui sépare les vocations sérieuses des aspirations superficielles.

A ce point de vue, une année de noviciat proprement dit, pour un jeune homme qui sort du monde, ne sera pas toujours une garantie définitive de vocation. Mais l'enfant qui aura traversé la longue épreuve du petit noviciat et du petit séminaire, s'il a été bien dirigé, sera solidement fixé dans son dessein.

*
*
*

La gravité de ces motifs ne peut échapper à personne. Qu'il soit donc établi pour nous qu'un enfant ne saurait entrer trop tôt dans la voie où Dieu le veut. La question est résolue depuis longtemps pour le clergé. Dès le temps de saint Charles-Borromée, on ouvrait les séminaires aux jeunes aspirants à la cléricature : abrités contre les dangers du monde, ils se formaient à la science et aux vertus du sacerdoce. Depuis un siècle, il n'est plus un seul diocèse en France qui ne compte un ou plusieurs petits sémi-

naires : pépinières sacrées, que les évêques ne sauraient entourer d'une trop vive sollicitude.

Dans ces dernières années, les congrégations religieuses se sont aussi préoccupées d'élever des enfants pour leurs Instituts. Les enfants que la grâce incline à la vie religieuse sont reçus tout jeunes, nourris et instruits gratuitement. Les études finies, ils ne subissent aucune violence : libres de rentrer dans le monde ou de commencer les exercices du noviciat, ils vont là où les mènent leurs attraits et leurs aptitudes. Il est juste que la congrégation bénéficie principalement des sacrifices qu'elle a faits : c'est en effet pour elle désormais la source la plus féconde de recrutement. Assurément, comme la route est longue, beaucoup de sujets se lassent et restent en chemin ; mais un grand nombre de sujets aboutissent et deviennent d'excellents religieux.

De quelque nom qu'on les appelle, écoles apostoliques, jувénats, petits noviciats, scolasticats, ces établissements méritent toutes nos sympathies. Il est à souhaiter que les chrétiens fortunés les soutiennent de leurs ressources ; les prêtres séculiers doivent leur être favorables et ne pas mettre obstacle à leur recrutement. Dans l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, une Œuvre spéciale, très prospère, sous le patronage du bienheureux de la Salle, a été fondée pour l'entretien de ces petits noviciats.

Des institutions si utiles aux congrégations d'hommes ne seraient pas moins nécessaires pour les communautés de femmes. Il n'est pas moins avantageux

aux jeunes filles qu'aux jeunes garçons d'être reçues de bonne heure dans les juvénats. Ici, on se heurtera toujours aux préjugés du monde. Ce sont les vocations de filles qui rencontrent le plus d'obstacles de la part des parents. Bien des raisons psychologiques, d'un haut intérêt spéculatif, motivent ces oppositions. Il serait superflu de les analyser ici. On prétend que les jeunes filles sont plus naïves, plus faibles, plus faciles à surprendre que les jeunes garçons, et que, pour cela, il faut les tenir en une tutelle plus sévère contre les attraits de la vie religieuse. Avec plus de vraisemblance peut-être, on pourrait affirmer qu'elles sont plus précoces, plus hardies, plus fortes pour déclarer leurs désirs, et que, par conséquent, le danger de séduction n'est point plus à craindre. C'est dire que, dans la mesure où les préjugés du monde le permettront, il serait bon de créer aussi des petits noviciats pour les congrégations de religieuses.

Mais quelle direction faut-il donner à ces enfants de nos petits séminaires et de nos noviciats? Sur quels points en particulier doit se porter la sollicitude des maîtres qui en ont la garde? Ne pouvant faire ici un traité d'éducation secondaire, je mettrai seulement en saillie les choses qui ont le plus besoin d'être dites. A ces jeunes aspirants, donnez, je vous en conjure, de la santé, de la liberté, du savoir et de la piété. Avant de discuter ces quatre mots, écoutez ce que je veux exprimer.

Santé du corps.

D'abord la *santé*. Si frêles sont ces jeunes tiges, qu'à moins d'y veiller avec grand soin vous les laisserez s'étioler. Il est très douloureux de perdre de jeunes aspirants dans les noviciats. Mais parmi ceux que la mort épargne, combien restent malingres et sans vigueur? Croyez que les anciens avaient raison de dire : « L'âme est saine dans un corps sain. » Loin d'être plus apte à la vertu, un corps débilité arrête l'âme dans son élan vers la perfection : la misère physiologique cause souvent, hélas! bien des misères morales. Sans doute, je ne souhaite pas des organismes puissants en qui les passions prendraient aisément le dessus. Mais les maîtres de la vie spirituelle savent bien que les natures languissantes sont sans ressort, sans énergie. N'est-ce pas pour cette raison que les saints craignaient tant les funestes effets des convalescences prolongées? Dans une bonne nature, où le sang coule à l'aise, où ne s'accumule aucune humeur fâcheuse, vous trouverez la franchise, l'ouverture, la joie, l'entrain, l'amour du sacrifice.

Vos enfants auront une santé parfaite, s'ils ont de l'air, du pain, des jeux et du sommeil. — Respirer, c'est vivre : faites entrer l'air par de vastes ouvertures dans vos classes, vos dortoirs; par des récréations nombreuses et bien ordonnées, faites prendre fréquemment des bains d'air pur à ces jeunes tempéraments. Sans être aussi malsaine que l'air confiné, l'ombre a ses inconvénients; la lumière est plus

hygiénique que le demi-jour. — Il ne convient pas que des religieux aiment la recherche dans leur nourriture : étant simple, qu'elle soit du moins abondante. L'homme avancé en âge, dont la croissance est finie, oublie parfois que le jeune homme a besoin de plus de pain pour entretenir la sève de sa jeunesse. — Le mouvement active la circulation, rend aisées les fonctions digestives, porte les provisions d'air pur dans les recoins les plus cachés de l'organisme. Que les enfants jouent, qu'ils courent : cette agitation est salutaire, elle établit cet équilibre d'humeur qui favorise toutes les vertus. J'ai peur de l'enfant qui ne joue pas. — Enfin, donnez largement le repos des nuits ; de jeunes étudiants ont besoin de huit heures de sommeil. Et ne craignez pas que les heures accordées à l'hygiène soient une perte pour l'étude. L'esprit n'avance au travail que si le corps est bien dispos et la tête libre : aussi rien ne facilite le travail intellectuel, comme la vertu d'ailleurs, autant que le bon état de l'organisme. En procurant la santé de votre juvénat, vous procurez donc du même coup les avantages spirituels du présent et les succès apostoliques de l'avenir.

Liberté d'âme.

J'ai parlé ensuite de la *liberté*. Loin de moi la pensée d'affaiblir la discipline et d'ouvrir aux jeunes gens les voies dangereuses de la licence. Il ne s'agit point de livrer les âmes à leurs propres caprices et d'abandonner à tout hasard la grande affaire de l'é-

ducation. Toujours les âmes devront se former à la perfection en suivant la loi fondamentale du respect et de l'obéissance.

Mais il faut que cette obéissance soit douce, que cette discipline soit paternelle, que cette ligne du devoir soit assez souple pour ne point briser la nature. La liberté dont l'enfant a besoin ne consiste pas à agir à sa guise ; c'est la dilatation du cœur, c'est la sensation d'être au large, c'est le bonheur de vivre dans le milieu où l'on est. L'impression de l'homme libre est toute différente de celle d'un esclave ; le premier sent qu'il est au foyer domestique, le second sent qu'il est prisonnier ; l'un vit dans la joie comme un enfant de la maison, l'autre agit sous l'étreinte de la peur, comme un étranger qu'on peut jeter dehors. L'homme libre suit le devoir qu'il aime ; l'esclave subit une règle qu'il déteste.

Or, suivant que le cœur se sent libre ou esclave, les résultats de l'éducation sont très différents. Celui qui a grandi dans la liberté est ouvert, aimable, sociable, d'abord facile ; il est raisonnable et bon ; sa conscience est droite ; il sait se conduire ; il aime sa vocation. Celui qui a porté des chaînes d'esclave apparaît amoindri et dégradé par la servitude même ; il est fuyant, d'humeur difficile ; il esquive le devoir ; il est incapable de se diriger par lui-même ; la force seule le contraint. Voulez-vous avoir de tout cela la preuve expérimentale ? Comparez les enfants des écoles où les maîtres sont des pères, avec les enfants des écoles dont les maîtres sont des tyrans redoutés.